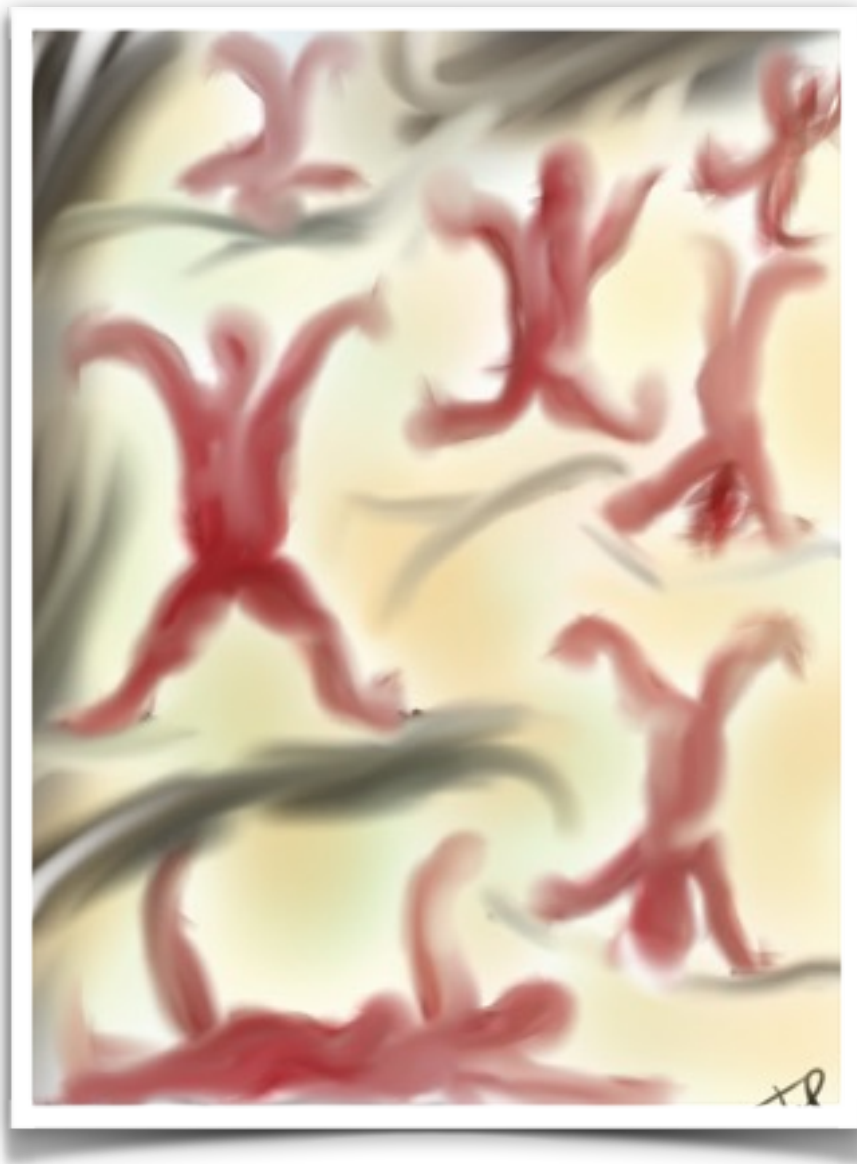


Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

"En corps"



Mars 2015

Thierry Piras

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

www.enpasseanalytique.com

Que de souvenirs et que de corps, dans cette scène du passé, dont les plus anciens d'entre nous se souviendront très certainement ! La visite médicale à la Communale ou au Lycée, en ce temps pas si lointain d'ailleurs où le collège n'avait pas fait son entrée en force dans le paysage urbain et scolaire. Cette fameuse visite médicale, où garçon et fille étaient, bien entendu, conviés à des heures ou jours différents. Chez nous les garçons, avant de passer devant le médecin examinateur, comme plus tard au Service national, tout commençait dans une salle de déshabillage ; pour nous retrouver tous en slip kangourou. Avec les vêtements qui tombaient comme autant de protection ou de convenance, nos corps se trouvaient en « libre-service » du regard de l'autre. Je n'ai, pour ma part, connu la piscine que plus tard, mais l'atmosphère n'était pas la même. À la piscine on se déshabillait pour aller au bain, dans le vestiaire de l'infirmerie on se mettait à nu ou presque, sachant ce qui allait se passer. Et ce pour l'avoir vécu les années passées ou pour en avoir entendu de ces mots, comme des mots interdits auprès d'ancien dans la cour de récréation. « Rangez-vous par ordre alphabétique », martelait une infirmière scolaire venue en renfort pour ces examens à la chaîne. Des petits, des gros, des moches ou des tordus, des éclopés de la polio ou d'accidents attendaient tous les uns derrière les autres, presque dans une masse informe de corps à corps transpirant l'appréhension et la sueur. Passage dans l'autre salle, tout aussi grande que le vestiaire, avec une toise, une balance et un tableau de lettres surdimensionnées. Assis sur une chaise scolaire réglementaire en métal, un homme en blouse blanche officiait son examen. Aussi rapide que potentiellement traumatisant pour les enfants que nous étions encore, l'examen consistait essentiellement en une palpation des testicules et un décalottage en règle du prépuce. Les mains de la blouse blanche passaient ensuite du slip kangourou à nos aisselles et enfin à notre gorge. Et au suivant, qui d'ailleurs était juste derrière nous. Cette chaîne de l'inspection des corps, très différente des visites du bon docteur de famille, s'achevait par les mesures de la taille et du poids auprès de deux infirmières, elles aussi venues en expédition. Il s'agit d'une époque où l'Éducation nationale ne lésinait pas sur le personnel. En silence, tout en silence se déroulait cette inspection des corps,

tout juste rompu par la vérification de notre identité. Et toujours en silence, tous ces corps offerts à l'étalage retrouvaient leurs vêtements et chacun des enfants reprenait quelque peu une identité, une intimité. Les corps pouvaient souffler jusqu'à l'année suivante. Mais d'ailleurs, et ce jusqu'au dernier souffle, le corps peut-il réellement souffler ou est-il comme au jeu de Dames soufflé, par son existence même, son rapport au monde, le lien à l'autre et ce qui en est de son « maître ». Que celui-ci cache en fait le sujet, l'âme, l'esprit, et l'être.

Et si le corps n'existait pas? S'il n'y avait que la chair, ce serait un cadavre, une charogne, un habitant des caveaux ou des charniers. Le corps existe, car existe cette autre chose que cette enveloppe, ce véhicule temporel marqué de la finitude. Et pourtant, l'homme se différencie tout d'abord à l'horizon de l'autre par son aspect, par son apparence, par son corps physique; et ce bien avant qu'il ne sorte du lointain de l'éloignement pour partager la scène de l'altérité par la langue. Parle-t-il de ce corps ou bien est-ce ce corps qui converse? Ni l'un, ni l'autre; l'homme n'habite pas le corps ce qui supposerait qu'il puisse en changer, tout comme le corps sans cette autre chose n'est capable de langage. Le cadavre est tout autant un corps qu'un autre, mais la vie l'a abandonné. Ne fonctionne-t-il plus, car abandonné par son « maître », ou son maître a-t-il disparu dans le mystère de l'après-vie, quand le corps s'est arrêté de fonctionner? Le corps est-il seulement cette machine que les plus brillants des automates d'hier ou robots de demain donneraient illusion de la ressemblance. Le sensoriel facilite, tant soit peu, une certaine appropriation d'un corps humain, tout d'abord en le différenciant de celui d'autres espèces, végétales ou animales. Son aspect général comme homme répond à des critères de similitudes, et ce malgré quelques spécificités apparentes comme la couleur de peau, la taille, le poids, la couleur des yeux ou des cheveux et certains signes morphologiques. Mais un homme, quel qu'il soit ne peut être confondu avec un végétal ou animal. Mettre en évidence le corps de l'homme, c'est poser la limite à l'identification de la frontière que représente cette enveloppe de chair, face à ce qui l'anime. Volonté ou souffle de Dieu, maillage complexe d'énergie neuronale, hasard de processus chimique et d'incidence

cosmique, le fait de l'existence de l'homme fait échappement à la certitude; sauf à l'enfermement dans le dogmatisme. Plutôt que l'avant-commencement, c'est l'après-début qui nous interpelle, quand justement l'existence de l'homme devient un fait, une évidence et que cette réalité invite aux questionnements. Comme l'écrit Proust dans *Le Côté de Guermantes* : « C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls, mais enchaînés à un être d'un règne différent dont les abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de se faire comprendre : notre corps ». Que peut signifier ce pronom ici nommé « notre »? L'appartenance individuelle semble une telle évidence qu'il conviendrait de ne plus revenir. C'est mon corps et c'est ton corps ; les greffe d'organes n'y changent rien, ce coeur, ce rein, ce visage, une fois intégré à « mon » corps devrait faire partie intégrante, et pourtant il faut bien encadrer la nature profonde du corps humain qui tend au rejet de ce qui ne serait pas de lui.

La découverte des corps amassés à la libération des camps d'extermination, comme autant de collines de la barbarie; mais aussi collines du sans vie, du même à savoir au-delà de la mort, l'abandon, sonne définitivement l'illusion de l'universel de l'humanisme. Combien d'autres charniers ensuite vinrent montrer, non plus seulement des corps défigurés par l'agonie et les exécutions, mais le déni même de ce qu'est ce « maître » du corps, la vie. Moins dramatiquement, les corps alignés dans les couloirs de nos hôpitaux où chaque année « nos anciens » n'en finissent plus de tarder à quitter la vie, pour ne nous laisser en gage de souvenir que leur corps décharné. Moins dramatiquement, du moins dans l'illusion de l'ignorance, sont tous ces corps stéréotypés dans la maigreur que travestissent vêtements et maquillages lors des défilés de mort, oh pardon de mode. Ici chante une esthétique de la forme, de l'apparence; une ode à l'oubli, l'enveloppe plus que le contenu. Et il est aussi le théâtre des opérations militaires où l'homme n'est plus qu'un soldat, un combattant en attente de devenir un héros ou un « tombé au champ d'honneur ». Malheureusement la guerre ne nous laisse pas le choix du pacifisme, qui ne concerne que les temps de paix. La guerre met l'homme dans l'obligation d'oublier son individualité à peine trouvée, à peine identifiée et si

peu comprise, non pour devenir l'Un-de-lui, mais l'un d'un nouveau un, l'armée. Le corps, associé à tous ces autres corps de chair et de métal tendent à se fondre comme dans le creuset d'un haut fourneau pour pouvoir un jour reconquérir l'humanisme du fait individu. Dans le Gouter des Généraux, Boris Vian, nous faisait entendre que la guerre est jolie. Cris d'antimilitarisme, mais aussi à prendre comme le constat que l'homme, au-delà de l'apparence de son corps militarisé retrouve avec la fin des combats, sa dimension en tant que sujet de l'âme, de la pensée. Comme chacun peut le souhaiter, l'omniprésence du corps peut laisser s'échapper ce qui doit faire acte de révélation, à la vérité de l'être. D'ailleurs dans les actes de violence, de viols, d'assassinats, de massacres, le corps n'est que l'instrument qui permet la réalisation, soit d'une pulsion, soit d'un crime, au sens de conscience de ce qui se fait. Le bras qui se lève pour détruire n'est pas autonome, il est le résultat de ce qui anime et fait « fonctionner » le corps. Certes, certaines pathologies neurologiques ou psychiatriques produisent des dysfonctionnements dans la gestuelle et les troubles « mentaux peuvent engranger toute une violence mise en oeuvre sur la personne même ou sur d'autres.

Le peintre ou le musicien qui est admiré, ne l'est pas par la qualité de son geste, mais par la nature de ce qu'il produit, exécute, des émotions qu'il peut engendrer avec son acte de création et non plus seulement sa machine qu'est le corps. Le danseur qui met en démonstration l'harmonie, la grâce, la composition joyeuse ou dramatique est en somme un vivant qui dompte son corps grossier pour délivrer non un ballet de corps-chair, mais un ballet de corps-esprit. Notre société nous le montre au quotidien, le corps est valorisé quand il correspond aux normes en vigueur. Comme si une beauté, une harmonie de forme pouvaient tendre à un universalisme en soi. Ces images référentielles présentées en boucles sur les médias tendent à devenir des points d'accomplissements pour beaucoup de personnes. Comment d'ailleurs les blâmer, quand le corps est l'objet de tant de sollicitudes, d'attentions. Non seulement la mode, mais aussi les clameurs du bien-être, enrôlent les bataillons modernes d'une guerre contre l'esprit. Souvenons-nous de ce slogan ancien « sois belle et tais-toi ». Ces injonctions à l'apparence, mais aussi à une

valorisation extrême du ressenti inscrivent là encore une norme référentielle. Parce que vous vous sentez relaxé, après une séance de sport, de massage ou autre, alors vous allez mieux, voire bien. La détente neuromusculaire se place ainsi en tête des modes de relation à soi. D'ailleurs le plaisir ou la douleur ne concernent-ils pas en premier le corps. Pourquoi ne pas traduire cette inflexion sociétale dans une réécriture du cogito, dans un « je me sens, donc je suis ». S'il n'est pas question pour moi de rejeter la valeur de toutes ces détentes, il ne convient pas non plus d'en faire la seule voie au changement. Dans un cadre, dit thérapeutique, une personne relaxée, détendue peut apprécier les effets momentanés de ces relâchements, mais le travail au fond des traumatismes du langage ne s'obtient pas par l'obsession au cocooning valorisateur d'une primo enfance souvent hallucinée comme idéale. Si le corps de l'analysant semble déposé, quasi immobile dans le cabinet de l'analyste, il ne s'en trouve pas moins chahuté, bousculé, tordu et détourné dans les soubresauts de la libre association. Certes, il ne danse pas dans la pièce, mais il valse au gré du refoulement et des interprétations sur le rythme d'un langage dont il fait sien progressivement.

Langage, non du mouvement, mais langage du manque, de l'absence. Prendre l'analysant dans ses bras, le bercer, jouet à une maman, ne serait que le conforter dans l'illusion du corps chair, au détriment du corps pulsion, du corps désir, du corps impossible. Celui, qui justement n'a pas pu être existant, le corps comme phallus substitutif au désir de la mère. Il est tentant d'entrer dans le geste bienveillant, celui qui rassurerait, consolera, la petite tape dans le dos, l'étreinte protectrice et conviviale de nos cousins québécois. Mais laissons le choix à chaque analyste de se fonctionner dans la relation à l'autre, tant qu'il n'oublie pas qu'il est déjà figure d'autre désiré et désirant dans les méandres du transfert. Le corps à corps existe dans l'analyse, il est ce corps à corps de l'absence, du manque. De ce qui ne peut que renvoyer à un au-delà de l'enveloppe, qu'est le corps. Si le bébé et l'enfant ne peuvent être privés de contacts corps à corps de chair, la relation analytique construit son paradigme justement sur cette privation qui seule permet l'identification et l'analyse du retour du refoulé. Et même s'il manque à une personne une certaine somme

de tendresse, d'attention lié au corps lors de son enfance, un geste à la période adulte et qui plus est dans un espace analytique, ne peut que concourir à renforcer l'illusion du ressenti. Au nom de quel concept, l'attribution d'un quantum de plaisir pourrait-il accompagner la personne dans sa construction, au-delà du moi, de ce qu'elle représente à l'autre et à soi? La détente d'un dos douloureux permettrait-il de faire langage sur un épisode incestueux ou de viol, où justement le langage fut interdit et confisqué? Parler est bien la chose à la fois la plus naturelle et la plus difficile, voire impossible quand il s'agit d'un « parler » d'au-delà du connu, du ressenti, du compris. Freud a identifié en son temps, combien le corps des hystériques est révélateur d'un fait qui masque, qui occulte, qui préserve au savoir l'accessibilité. Et même si la parole n'est pas immédiate, du moins celle qui ne se dit pas dans l'espace du seul vouloir, elle fraye un chemin d'une véritable herméneutique. Alors que faut-il faire de ce corps, trop ou pas assez plein de choses, pour se sentir comme les autres. Justement il conviendrait de mettre un terme à cette idée, pas encore une pensée du « comme les autres ». La mêmeté s'instaure, il est vrai sur la dimension du corps, mais bien d'avantage sur capacité de chacun à assumer son ipséité dans le champ d'une altérité, qui toujours apparait comme contraignante. Du simple fait qu'elle existe, cette contrainte de l'existence et de la confrontation du je au tu. Avec son corps d'homme ou de femme, l'humain est humain, à lui de l'incarner par l'acte du penser. « Je me demande ce qui est moi, écrit Antonin Artaud. Non pas moi au milieu du corps, car je sais que c'est moi qui suis dans ce corps et non un autre, et qu'il n'y a pas d'autre moi que le corps, ni dans mon corps. Mais en quoi peut consister ce moi qui se sent ce qu'on appelle être, être un être parce que j'ai un corps ». Cette interrogation n'appelle à mon sens qu'une réponse, celle de la poursuite de la réflexion, du questionnement. La problématique du « avoir un corps ou être un corps » est une véritable invitation à la folie. De cette folie qui anime les poètes et les rêveurs, qui leur permet de décrire l'âme et la pensée au travers de la toute puissance du corps chair. Ce cher corps est nôtre et n'est pas ce que nous sommes, ni en totalité, ni en particulier. Et pourtant ce corps, conditionné à la finitude de la vie, semble nous enfermer dans

l'impossibilité à toute prise de distance avec lui-même. Comment alors pouvoir questionner cet objet de recherche, quand la question est aussi le produit de cet objet? Peut-être en ne nous réjouissant pas trop vite des évidences de sens, des évidences de nos appropriations du monde. Le questionnement de l'être au monde ne peut se résumer, ni à la communication, ni à l'évaluation des corps quant à une norme inscrite, et ce même au nom de critères de santé indéniables. Comme nous sommes humain, c'est à dire installé avec un corps et une corporéité, nous ne pouvons qu'être invité à une quête insatiable de la vérité, de celle qui balance toujours autour du doute. De celle qui ne se satisfait pas que des connaissances, mais opte pour le chemin du savoir. Ce savoir, comme ce qui ne se sait pas, mais s'est.

Dans le cas, d'une interrogation sur la clinique, laquelle d'ailleurs, celle de l'autre et de l'altérité, les pathologies qui affectent le corps, toutes d'ailleurs, sont des signaux vers l'autre pour une invitation, souvent impossible, à soi. Celui qui entend des voix qui le nomment par son prénom, nous dit qu'il hallucine le traumatisme de cette période où il n'était nommé que de cette façon lors des punitions corporelles. Celle qui s'enflamme la zone génitale, alors que l'examen biologique ne confirme rien, ne peut nous parler immédiatement de ses conflits pulsionnels, de ses relations à la mère, au père, à cet autre, à qui enfin elle ne peut que ne pas parler autrement que cela. Et tout pourtant n'est pas aussi simple que de le dire. C'est le long cheminement vers l'identité, du corps de souffrance vers la douleur impossible, mais pourtant bien réel de l'être, ou même de l'âme (avec au sans existant théologique). Quand une personne lève le bras, nous savons identifier les existants neurologiques, musculaires, qui entrent en jeu sous le contrôle de zones du cerveau. Nous savons identifier, d'un point de vue comportemental, ethnologique et même psychologique, les possibles raisons de cette mobilité volontaire d'un segment moteur. Nous connaissons de mieux en mieux la nature des processus chimiques qui se mettent en oeuvre pour ce geste et quelque soit sa finalité. Appeler un ami dans la rue, attraper un objet en hauteur, réaliser un exercice de rééducation, ouvrir une porte de placard, prendre un livre sur une étagère, ce geste est et est encore possible tant que

ce quelque chose, qu'est la vie anime notre sujet. Non pas seulement la vie en terme de fonctionnements biologiques ou de capacités cognitives, mais de ce qui rend ce qui précède possible et existant. Et si la métaphysique pouvait à la fois s'assembler d'une réalité scientifique, biologique et psychologique, mais aussi d'une ontologie, mais encore d'une ouverture aux Mystères? Le corps vivant nous invite, au-delà de toute vision parcellaire ou moralisante à ce cheminement vers la réflexion. Le je, le tu et leur danse macabre ne font que nous y inviter. Entrons dans la danse...